

10

octobre
1928

le numéro
5 fr.

la revue européenne

ARTHUR RIMBAUD

LETTRE INÉDITE — LE CŒUR SUPPLICIÉ

GEORGES IZAMBARD

ARTHUR RIMBAUD PENDANT LA COMMUNE — LE VOYANT

HENRY DE MONTHERLANT

BELMONTE

DRIEU LA ROCHELLE

UNE FEMME ET UNE DÉESSE

ACHMED ABDULLAH

LES PORTES DE TAMERLAN

CHRONIQUES

par **MARC CHADOURNE, RENÉ SCHWOB,**
MARYA KASTERSKA, DARIUS MILHAUD

NOTES

par **GEORGETTE CAMILLE, MARCEL LENOIR-CENILLY,**
CHRISTIANE FOURNIER

Ab. : France : 48 fr.

Union postale : 58 fr.

Autres pays : 68 fr.

Rédaction :

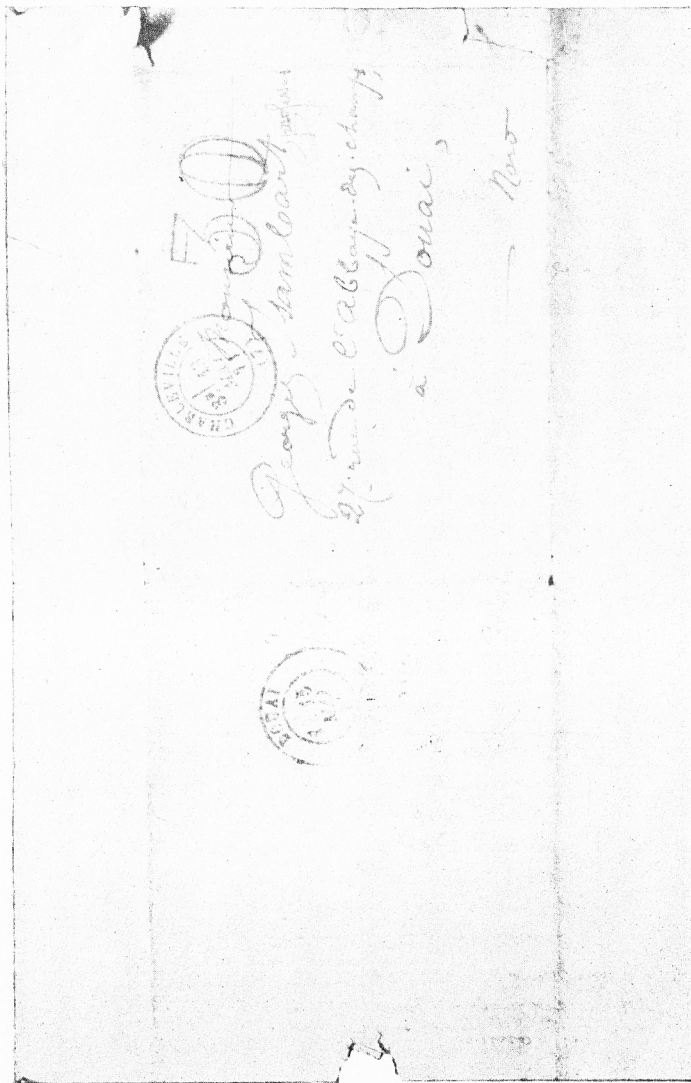
14, rue Oudinot

Tél. : Ségur 72-97

Administration

31, rue de Bourgogne

Tél. : Littré 13-39



Fac-similé de l'adresse.

ARTHUR RIMBAUD PENDANT LA COMMUNE UNE LETTRE INÉDITE DE LUI — LE VOYANT

« Ne soulignez ni du crayon, ni trop de la pensée, » écrit Rimbaud dans la lettre révélatrice, qu'a bien voulu nous autoriser à publier M. Georges Izambard. En dépit de cet avertissement, l'intérêt capital que présente la publication de cette lettre nous détermine à faire droit au vœu de l'ancien professeur de Rimbaud, qui a commenté selon ses vues ce magnifique document.

J'ai raconté, dans *Rimbaud à Douai* (1), une anecdote rigoureusement vraie, mais qui avait de quoi surprendre ceux qui s'imaginaient un Rimbaud tout d'une pièce. Un matin de septembre 1870, comme il prenait le frais devant la porte de la maison, il m'en vit sortir et, pour dire quelque chose, me demanda où j'allais. J'avais décidé de m'engager pour la durée de la guerre et j'allais de ce pas me faire inscrire. Je le quittai, mais il me rejoignit peu après et, avec moi, pénétra dans le bureau de recrutement. Là, il me laisse articuler mon nom, puis articule le sien. Et, comme le préposé refuse à bon droit d'enrôler un mineur sans le consentement écrit de sa mère, Rimbaud sort en pestant contre « la veulerie des bureaux ».

Il ne fut que garde national, mais il le fut brillamment !

(1) Chez Simon Kra, 1927.

C'est vers le milieu d'octobre que je fus mobilisé. Allons ! ma classe de Charleville se rouvrira sans moi. On a désigné mon remplaçant pendant que j'arpentais les environs d'Abbeville comme sergent d'éclaireurs. Paul Demeny, — que Rimbaud a connu chez moi, — est sergent fourrier dans ma compagnie.

... La paix faite, et quelle paix, on nous démobilise. Rentré à Douai, j'y attends, durant des semaines, la nomination — qui m'est due — à un nouveau poste universitaire. Rien ne vient. Les ministères sont par monts et par vaux, chassés de Versailles par la Commune. Dans les rancœurs de l'attente, j'ai songé à jeter la toge aux orties.

Mon frère aîné, fixé à Saint-Petersbourg, m'avait trouvé une situation de précepteur dans une famille princière russe. C'était presque le filon, à cette époque. Était-ce l'indépendance ? Cela y ressemblait, mais ce pouvait être aussi la servitude dorée, une domesticité déguisée ; celle de Jean-Jacques, laquais érudit chez le comte de Gouvon. Par lettres, j'entretenais de mes perplexités mes amis de Charleville, Deverrière et Rimbaud. Ce dernier, retombé sous la poigne de sa mère, rongait son frein, et piaffait d'impatience à l'idée que je pusse seulement hésiter. Toujours impulsif, il ne voyait que l'attrance du grand voyage.

Sur ces entrefaites, au début de mai, une vacance vint à se produire au Lycée de Douai. Mes anciens professeurs, forçant la main au Recteur, obtinrent de lui un arrêté qui me confiait l'intérim de la classe de seconde, en attendant le décret du ministère qui m'assignerait quelque autre poste (1).

Je fis part à Rimbaud de cette solution qui dissipait mes inquiétudes. Sa réponse ne se fit pas attendre, mais ses félicitations acidulées me surprisent. Certes, le coup

(1) Ce décret arriva quinze jours plus tard, il me désignait pour la chaire de Rhétorique, à Cherbourg.

de gong de la Commune, comme autrefois le canon de Sedan, a dû réagir sur son système nerveux si impressionnable, mais tout de même près de deux mois ont passé depuis le 18 mars, et d'autre part, j'ai reçu de lui d'autres lettres qui m'ont paru plutôt calmes, y compris celle que j'ai qualifiée autrefois de *littératuricide* (1), où il ne massacrait que les poètes, et seulement par métaphore.

Celle-ci est d'une ironie exaspérée. C'est la bête lâchée, le *heimathloss*, le hors-la-loi qui dogmatise, prophétise, exorcise.

Elle est datée de mai 1871. Le quantième du mois, omis par Rimbaud, est indiqué par l'estampille de la poste : départ de Charleville, 13 mai ; arrivée à Douai, 15 mai 1871. Pas de timbre d'affranchissement, d'où le chiffre 30 en gros caractères, trente centimes à percevoir.

Pas d'enveloppe. La lettre, repliée sur elle-même, était close par un simple pain à cacheter, en sorte que les estampilles se trouvent apposées à même la feuille, au verso de la troisième page du texte, celle occupée par les triolets ; et cela, tombe à propos, car la date de l'envoi se trouve de la sorte authentifié comme si le notaire y avait passé.

L'adresse est suffisante, quoique inexacte : il fallait rue de l'Abbaye-des-Prés et non de l'Abbaye-des-Champs. Rimbaud la connaît bien pourtant, cette rue, et aussi cette maison, sur la porte de laquelle, en octobre dernier, il a laissé son adieu en vers. Mais son lapsus même est révélateur du trouble qui l'enfièvre en ce moment, car le duel avec sa mère en est à la période suraiguë.

(1) Je l'ai analysée dans l'*Écho de Paris* du 25 décembre 1891.

TEXTE DE LA LETTRE

Charleville, mai 1871,

Cher Monsieur !

Vous revoilà professeur. On se doit à la Société, m'avez-vous dit ; vous faites partie des corps enseignants : vous roulez dans la bonne ornière. — Moi aussi, je suis le principe : je me fais cyniquement entretenir ; je déterre d'anciens imbéciles de collège : tout ce que je puis inventer de bête, de sale, de mauvais, en action et en paroles, je le leur livre : on me paie en bocks et en filles. — Stat mater dolorosa, dum pendet filius. — Je me dois à la Société, c'est juste, — et j'ai raison. — Vous aussi, vous avez raison, pour aujourd'hui. Au fond, vous ne voyez en votre principe que poésie (1) subjective : votre obstination à regagner le ratelier universitaire — pardon ! — le prouve. Mais vous finirez toujours comme un satisfait qui n'a rien fait, n'ayant rien voulu faire. Sans compter que votre poésie subjective sera toujours horriblement fadasse. Un jour, j'espère, — bien d'autres espèrent la même chose, — je verrai dans votre principe la poésie objective, — je la verrai plus sincèrement que vous ne le feriez ! — Je serai un travailleur : c'est l'idée qui me retient quand les colères folles me poussent vers la bataille de Paris où tant de travailleurs meurent pourtant encore tandis que je vous écris ! Travailler maintenant, jamais jamais ; je suis en grève.

(1) On remarquera, dans le fac-similé du manuscrit, la singulière façon dont il orthographie les mots *poète* et *poésie*, rapprochant l'o et l'e pour en former une lettre double comme dans *mœurs*.

Maintenant, je m'encrapule le plus possible. Pourquoi ? Je veux être poète, et je travaille à me rendre voyant : vous ne comprendrez pas du tout, et je ne saurais presque vous expliquer. Il s'agit d'arriver à l'inconnu par le dérèglement de tous les sens. Les souffrances sont énormes, mais il faut être fort, être né poète, et je me suis reconnu poète. Ce n'est pas du tout ma faute. C'est faux de dire : Je pense. On devrait dire : On me pense. — Pardon du jeu de mots.

Je est un autre. Tant pis pour le bois qui se trouve violon, et nargue aux inconscients qui ergotent sur ce qu'ils ignorent tout à fait !

Vous n'êtes pas enseignant pour moi. Je vous donne ceci : est-ce de la satire, comme vous diriez ? Est-ce de la poésie ? C'est de la fantaisie, toujours. — Mais, je vous en supplie, ne soulignez ni du crayon, ni trop de la pensée :

LE CŒUR SUPPLICIÉ

Mon triste cœur bave à la poupe...
 Mon cœur est plein de caporal !
 Ils y lancent des jets de soupe,
 Mon triste cœur bave à la poupe...
 Sous les quolibets de la troupe
 Qui lance un rire général,
 Mon triste cœur bave à la poupe,
 Mon cœur est plein de caporal !

Ithyphalliques et pioupiesques
 Leurs insultes l'ont dépravé ;
 A la vesprée, ils font des fresques
 Ithyphalliques et pioupiesques ;
 O flots abracadabrantesques,

Prenez mon cœur, qu'il soit sauvé :
Ithyphalliques et pioupiesques
Leurs insultes l'ont dépravé !

Quand ils auront tari leurs chiques,
Comment agir, ô cœur volé ?
Ce seront des refrains bachiques
Quand ils auront tari leurs chiques !
J'aurai des sursauts stomachiques
Si mon cœur triste est ravalé !
Quand ils auront tari leurs chiques,
Comment agir, ô cœur volé ?

Ça ne veut pas rien dire. — RÉPONDEZ-MOI : chez
M. Deverrière, pour A. R.
Bonjour de cœur,

ARTH. RIMBAUD.

Ainsi Rimbaud, communiste devenu, sous l'action d'un travail mental qui s'est accompli loin de moi, s'étonne naïvement que je ne l'aie pas suivi dans cette nouvelle évolution. Pour un peu, il me traiterait de « jaune », de « renard » : je suis de ces fainéants qui travaillent quand il plaît aux autres de chômer. Lui reproché-je, moi, de n'être plus, comme à Douai, l'Elia-cin du 4 septembre ? La politique et l'amitié sont-elles tenues de s'emboîter le pas ?

Sa lettre débute par un CHER MONSIEUR ! enjolivé d'un point d'admiration à la mode allemande... C'est plutôt un point... d'ironie. Il se passe ceci, que, depuis le 18 mars, « Monsieur » est un mot banni du vocabulaire communiste... auquel Rimbaud a adhéré et adhère toujours... de loin. C'est « Citoyen » qu'exigerait le protocole égalitaire... mais Rimbaud n'a pas oublié ce que je lui disais, à Douai, de ces mômeries désuètes, de ce fétichisme qui ne s'attache qu'aux petits côtés de la Révolution et semble en être une parodie. Son « ! » vient là

comme une réplique : il se gausse à son tour de nos mômeries sociales et de notre « monsieur » réputé plus poli. Vous croyez que j'exagère ? Non. L'emprise de la Commune a momentanément oblitéré la redoutable acuité de son sens critique : d'elle, il accepte tout et admire tout, en bloc : le ton de ses journaux, leurs boniments, leurs poncifs et jusqu'à leur formalisme verbal (1). Il pourrait dire, comme Faust à Wagner : « Je sens, hélas, deux âmes en moi ; » oui, celle d'un implacable ironiste accolée à celle d'un très candide gobeur. Il en convient d'ailleurs : « Je est un autre... »

C'est bien en ironiste aussi, qu'il me salue d'un : VOUS REVOILA PROFESSEUR... Que j'aie renoncé au beau voyage, aux bohémienneries de la route, pour réendosser la livrée de la servitude volontaire, il n'en revient pas ; cela lui semble ignoblement bourgeois : « la bonne ornière !... » Mais l'autre livrée, là-bas en Russie, chez des boyards, qui, sur un caprice, peuvent me rejeter sur le pavé, il ne la voit pas, ses œillères l'en empêchent.

Naïf, dis-je, il l'a été dès le bas âge. Rappelons-nous ce qu'à dix ans, il notait sur son cahier de classe : « Moi, je ne veux pas de *place*, je serai rentier... » Il a bien raison, le frère, mais... la recette pour devenir rentier ?

... ON SE DOIT A LA SOCIÉTÉ, M'AVEZ-VOUS DIT. — Ai-je vraiment proféré cette banalité ?... Je ne m'en défends pas, car sous son air de *colenda est virtus*, elle répondait toujours à ma pensée, et j'avais des raisons de croire à l'altruisme théorique de Rimbaud. Altruisme, terme barbare ; c'est le nom laïque de la charité, souvent si floue : cela voulait dire pour moi : être bon, humain, tolérant, patient avec les faibles, rugueux envers les égoïstes, féroce contre les endurcis. Voyez ses notations

(1) Cette remarque ne s'applique qu'au Rimbaud de l'heure qui passe. Demain, il serait autre. Ce qui le rend versatile et journalier, c'est ce doninoui d'improvisation ; car tout ce qu'il improvise va, l'instant d'après, lui paraître vieillot et digne d'oubli, hormis ce qui se muera en idée fixe et perpétuera sa hantise du moment. C'est un impulsif, donc le contraire d'un psychologue.

à lui : « O mon abnégation, ô ma charité merveilleuse ! » et : « J'aimerai mes frères, ce ne sont plus des promesses d'enfance » (*Mauvais sang*)... « Seules sa bonté et sa charité lui donneraient-elles droit dans le monde réel ? » Et ceci : « Puis, il faut que j'en aide d'autres, c'est mon devoir. » (*Vierges folles*)... « Tant d'égoïstes se proclament auteurs ! » (Lettre du 15 mai, à Demeny.)

VOUS FAITES PARTIE DES CORPS ENSEIGNANTS, VOUS ROULEZ DANS LA BONNE ORNIÈRE... — C'est bien une querelle qu'il me cherche, mais je la vois venir sans émoi, car ce ton de gouaille ne m'est pas nouveau : c'est celui que nous prenions lui et moi, à Douai, dès que nous n'étions pas complètement d'accord. En effet, notre intimité de tous les instants mettait en présence — j'ai déjà dit ceci — non plus un professeur didactisant et son élève, mais deux camarades à égalité, qui, s'estimant à leur valeur, ne prenaient pas de manchettes pour s'expliquer. Et des mots fusaient, des mots de gueule parfois, de mauvais ton, certes : « C'est idiot, c'est stupide, vous me faites suer ! » lâchés dans le plein de l'emballement, mais sans aigreur, sans laisser trace ou germe de rancune, sans nécessiter même un semblant de réconciliation... Je dis ce qui est ; me comprenne ou me blâme qui voudra. Ce ton de défi qu'il reprend ici, loin de me fâcher, m'amusa comme un revenez-y, comme un appel du pied, comme une invite à notre escrime d'autrefois... Au surplus, ce qui le chiffonne, ce n'est pas que je sois redevenu professeur. Ne l'étais-je pas avant de m'engager ? Ne le sera-t-il pas, lui aussi, en Angleterre ?... Ce qu'il abomine, c'est le fonctionnarisme accepté : « Des fonctionnaires, des écrivains ! » (lettre à Demeny du 15 mai) ; c'est l'Étatisme, qui veut des « assis », rendus esclaves d'un horaire fixe : « Mais, le Bureau ? » objecte Nina à son idyllique rond-de-cuir... « car Elles ne peuvent plus que vouloir une position assurée » (*Vierges folles*). Il a fait sien le langage de l'Internationale comme jadis, à Douai, celui des néo-quatre-

septembristes. Il s'assimile ses lieux communs, ses clichés farouches et un peu bébêtes, « repu, satisfait, stipendié, vendu !... » Et nous l'entendons clamer, dans *Mauvais sang* : « J'ai horreur de tous les métiers ! » *Les Illuminations* et *la Saison* ne sont pas encore écrites, que, d'avance, il en essaie les toxines sur le vif, sur les deux seuls correspondants qu'il ait au monde, sur moi, dis-je, et sur Paul Demeny qu'il a connu par moi... et sur Ernest Delahaye qu'il a toujours sous la main. L'orgueilleux autodidacte ne nous demanderait pas notre opinion, ou bouffonnerait en l'écoutant ; mais il ne lui déplait pas, pour la connaître, de la faire jaillir par le choc, comme l'étincelle du silex ; car alors « le poète est vraiment voleur de feu ». Il veut être seul à manipuler la baguette du sourcier : « Je suis un inventeur autrement méritant ! » (*Vies*) ; « Je suis maître en fantasmagories » (*Nuit de l'Enfer*).

MOI AUSSI, JE SUIS LE PRINCIPE : JE ME FAIS CYNIQUEMENT ENTRETENIR. — Traduction : puisque vous, Izambard, trouvez séant d'être entretenu... par l'État, je trouve bon d'être entretenu... comme une fille, par des passants. C'est très bien raisonné : il vaudrait mieux que chacun de nous eût trouvé des rentes en venant au monde.

JE DÉTERRE D'ANCIENS IMBÉCILES DE COLLÈGE. TOUT CE QUE JE PUIS INVENTER DE BÊTE, DE SALE, DE MAUVAIS, EN ACTION ET EN PAROLE, JE LE LEUR LIVRE : ON ME PAIE EN BOCKS ET EN FILLES. — Quelle rage de s'épancher ainsi en confidences peu reluisantes (1) ? Est-ce bra-

(1) « On allait voir les « dandies » au *Café de la Promenade*. Il nous arriva d'y rencontrer d'anciens camarades, de ceux qui, autrefois, avaient crié « hou, hou », quand Rimbaud sortait du collège. Maintenant assagis... quelques-uns s'approchaient : « Rimbaud ? Tiens ! Qu'est-ce que tu fais de bon... ? » Lui, gentil, les invitait à s'asseoir auprès de nous, puis, pour satisfaire leur curiosité, prenait plaisir à s'attribuer les métiers les plus effroyablement abjects, et aussi des mœurs dont la description, qu'il circonstanciait féroce-ment, eût dû faire tomber tous les feux du ciel sur les vitrages du café. Ces messieurs échangeaient des regards à la fois consternés et ravis de trop et

vade? j'incline à le croire, tant il déploie de zèle à se rendre odieux, « faisant de l'infamie une gloire » (*Vierge folle*).

A-t-il formé le projet de me mettre hors de moi, de me faire bondir d'indignation?... Non, je ne bondis pas ; ces bribes de confession à la Villon n'ont rien d'effarant. Quoi donc? Entrer dans un café avec des Labadens de rencontre, qu'il amuse de sa verve gaillarde et qui paieront la tournée comme rançon de leur niaiserie..., c'est ce qu'il nomme « se faire entretenir »? Il est devenu tout à coup bien timoré... Oh ! c'est qu'il n'y a pas que les bocks, il y a le : « et en filles », ce qu'il appellera plus tard « quelques noces où ma forte tête m'empêcha de monter au diapason des camarades » (*Vies*). Eh bien, mon ami, c'est de votre âge... Je crois même avoir ajouté, mais en *a parte* : « C'est de notre âge. »

Bravade donc, je le répète ; bravade de gosse monté en graine : le coquebin déburelucoqué tient à me faire savoir qu'il a franchi le Rubicon. Et c'est encore bien de son âge, cette fatuité qui jette au vent son cocorico de victoire. Aujourd'hui, en repassant ces confidences de cahier bleu, je pense au tendancieux annaliste qui s'improvisa le Dangeau de ce « fils du Soleil », consignait dévotieusement les moindres prouesses de l'adolescent, comme Dangeau enregistrait les clystères du Roi Soleil. Se fiant à ses fiches incomplètes, celui-ci a situé bien trop tard, en mai 1873, pendant un court séjour à Londres, la prime initiation de son protégé : « Ses dix-huit ans viennent de s'ouvrir à la vie sexuelle » et ce par la vertu d'une Londonienne *rare* (p. 242). Et lui aussi

pas assez comprendre. Effarés de la mystification atroce, ils avaient de petits rires de chèvres, cherchaient une contenance, n'en trouvaient d'autre que de se tamponner le menton avec leur canne à pomme d'ivoire, finissaient par s'en aller d'un air aimable et digne. Rimbaud, les voyant partir, gloussait, amusé un peu de leur dégoût, mais surtout de voir que j'étais navré de plaisanteries aussi imprudentes. » — Ernest Delahaye, dans *Revue d'Ardenne et d'Argonne*, de mai-juin 1909.

marque le coup par un air de fanfare... Or, c'est deux ans plus tôt, à seize ans, que Rimbaud... Et si quelqu'un doit le savoir, je pense que c'est bien lui. C'est pour cette date, et non pour l'autre, que le beau-frère aurait dû emboucher l'olifant... mais quittons ces fariboles.

STAT MATER DOLOROSA DUM PENDET FILIUS. — Je ne nourrissais pas une grande tendresse pour M^{me} Rimbaud mère, dont l'inconscience m'a toujours semblé formidable. Mais ce *dum pendet filius* ainsi amené, ce fils bafouant sa mère pour la mettre en tiers dans une orgie vraie ou simulée, cela m'apparut comme une détestable pitrerie de queue-rouge, et je l'écrivis sans ménagements à Rimbaud, qui n'en prit d'ailleurs nul ombrage et, dans ses réponses ultérieures, ne fit aucune allusion à mes remontrances. Si j'ai écrit, quarante ans plus tard, que ma mercuriale de ce mois de mai 1871 avait peut-être amené Rimbaud à cesser de m'écrire (1), c'est qu'à ce moment j'avais égaré ses dernières lettres. En les retrouvant, j'ai acquis la preuve que ma conjecture, après un tel laps de temps, n'était nullement fondée.

JE ME DOIS A LA SOCIÉTÉ : C'EST JUSTE, ET J'AI RAISON. VOUS AUSSI VOUS AVEZ RAISON, POUR AUJOURD'HUI. — Pourquoi *pour aujourd'hui*? Parce que, s'il admet « mon » principe, il me croit « trop de mon occident » (cf. *l'Impossible*), pour admettre que je sache jamais l'appliquer. Moi « faux nègre » (cf. *Mauvais sang*) et « nourri de mensonges » (cf. *Adieu*)... Lui seul vrai nègre. Avec lui y a bon !...

AU FOND, VOUS NE VOYEZ EN VOTRE PRINCIPE QUE POÉSIE SUBJECTIVE. VOTRE OBSTINATION A REGAGNER LE RATELIER UNIVERSITAIRE — PARDON ! — LE PROUVE. — Le ratelier? J'entends... Mais la métaphore péjorative a tant servi que son venin est éventé. Les universitaires l'emploient couramment, cette métaphore, quand ils parlent entre eux de l'*Alma Mater*, de même qu'entre

(1) Voir *Mercur* du 16 décembre 1910.

élèves on dit le *bahut* ou la *boîte*. Passons... « Votre » principe?... Je n'ai pas de principe en poésie et me défends d'être d'aucune école... Par veulerie? Non, c'est mon humeur. Les chefs d'école seuls je les admets, parce qu'ils ont eu à une minute donnée, une nouveauté à sortir. Mais les écoles, je les abhorre, je les vomis, parce qu'elles font... des écoliers, parbleu, et des suiveurs (1). Des principes, c'est lui qui en a, pour l'instant, il en surabonde, il va m'en inonder : « Poésie subjective »... Juste ! un terme d'école. *L'objectif*, le *subjectif*, qu'est-ce qu'il met, lui, sous ces mots qui ont tant de fois changé de sens? Deux modes distincts de poésie? La « poésie pure », et l'autre? Non, ce n'est point là ce que semble indiquer le contexte de la phrase. Ce qu'il vilipende ici sous le nom de *poésie subjective*, c'est la poésie « utilitaire », celle qui nourrirait son homme, celle qu'il m'impute, bien à tort, de lui avoir recommandée. Non vraiment, je n'ai jamais connu de poésie qui répondît à cet idéal... doré. Ce que je lui « rabâchais » dans mes lettres, au risque d'exciter ses lazzis, c'était à peu près ceci : « Vous m'écrivez que vous voulez être poète, rien que poète. Bon !.. Votre mère, a son programme qui est tout différent du vôtre : comment sortir de là? Par un léger sacrifice, le minimum : consentez à passer votre bachot (on le passait alors en une fois, rhétorique et philosophie en bloc). Que vous manque-t-il? Ce qu'on demande de philosophie, à l'oral, vous pouvez l'apprendre seul en huit jours. Allons, libérez-vous ! Etre pion quelque part, c'est la matérielle. Un esclavage, oui, mais qu'on peut quitter quand on a mieux... Ça ne vous chante pas?...

(1) « Une chose que je vous recommande, c'est de ne pas m'imiter, » disait Eugène Delacroix à ses élèves. De même Zarathoustra, parlant à ses fervents : « Maintenant, je vous ordonne de me perdre, pour vous trouver vous-mêmes. Et ce n'est que lorsque vous m'aurez tous renié que je viendrai auprès de vous. »

alors, acceptez un bas métier à côté, provisoire aussi, qui ne vous lierait pas davantage : garçon épicier, balayeur... Vous feriez des vers aux heures où les autres vont au café. Quoi d'humiliant? C'est débiter à l'américaine... Dans *Eclair*, il a complété ma liste : « Saltimbanque, mendiant, artiste, bandit, prêtre... » Toutes mes suggestions avaient le tort d'évoquer ces rabâchages maternels qu'il a illustrés dans *Age d'or* : « Quelqu'une des voix — Est-elle angélique ? — Il s'agit de moi — Vertement s'explique : — Vis et laisse au feu — L'obscurité infortune... » Mon prêche tombait mal, voué au fiasco. Venir au fort de sa révolte lui parler de concessions ! « Il ne travaillera jamais, il veut être somnambule » (*L'époux infernal*)... Il n'a pas su admettre à temps qu'un bas métier peut devenir très noble dès qu'il assure au poète un peu de loisir, la stricte bouchée de pain indispensable, et, par-dessus tout, une indépendance plénière. Mais, « ne sachant rien de ce qu'il faut savoir, résolu à ne faire rien de ce qu'il faut faire » (lettre du 17 avril), il n'a point fait cas de mes avis : « Je retourne à la sagesse première et éternelle ; il paraît que c'est un rêve de paresse grossière » (*L'Impossible*) (1). Ce qu'il veut, c'est : « Travailler libre, mais à Paris que j'aime. » Encore n'admet-il que : « Des occupations peu absorbantes, parce que la pensée réclame de larges tranches de temps. » (Lettre d'août 1871)... Le malheureux ! Il pose ses conditions? A qui? A sa destinée, à la sourde, à l'inexorable *Moïra*. Que d'inconscience et quelle effarante candeur ! On a l'impression d'assister de loin, sans intervention possible, à la lente agonie d'un homme englué dans les sables mouvants, que la *lize* enlinceuille et qu'elle gardera...

MAIS VOUS FINIREZ TOUJOURS COMME UN SATISFAIT, QUI N'A RIEN FAIT, N'AYANT RIEN VOULU FAIRE. — Il a

(1) Ce qu'il écrit à Demyen il sait que je le lirai. C'est donc à moi aussi que s'adresse cette riposte.

décerné les mêmes compliments à Musset, qu'il déclare au surplus quatorze fois exécration : « Musset n'a rien su faire... » Oh, *les Nuits*, oh, *Rolla*, oh, *Namouna*, oh *La coupe* ! Oh les *Contes* et les *Proverbes* fadasses ! »

SANS COMPTER QUE VOTRE POÉSIE SUBJECTIVE SERA TOUJOURS HORRIBLEMENT FADASSE. — Fadasse aussi, ma poésie ? Comme celle de Musset, donc ? Mais ne t'exalte pas trop, ô mon orgueil, car « votre » ne vise pas la tienne seule. *Votre* est collectif : il englobe tous ces poètes que nous avons lus et aimés ensemble : Hugo « trop cabochard », Musset « français, panadis », Lamartine « étranglé par la forme vieille », et surtout « Cet odieux génie qui a inspiré Rabelais, Voltaire, Jean de La Fontaine ». Jeu de massacre.

Et, pour échapper au péché d'orgueil, je me remémore le conseil que M. de Sartines donnait à Beaumarchais à l'issue du procès Goetzmann : « Ce n'est pas tout d'être blâmé, il faut être modeste. »

UN JOUR, J'ESPÈRE, — BIEN D'AUTRES ESPÈRENT LA MÊME CHOSE, — JE VERRAI DANS VOTRE PRINCIPE LA POÉSIE OBJECTIVE (1). — Ici, ce n'est plus seulement une poésie *désintéressée* qu'il envisage ; il la veut agissante, et que son dynamisme se réalise en progrès : « En Grèce, vers et lyres, rythmes : l'*Action*. » La vie cosmique est à étudier pour elle-même, certes, mais aussi pour assainir l'avenir de la vie sociale, car tout se tient : « Le poète est chargé de l'humanité... des animaux même. » A cette poésie militante, il attache un tel prix qu'il se départ un instant du dédain violent que tout à l'heure il déversait

(1) J'ouvre le livre de Berrichon : *Arthur Rimbaud, le Poète*, à la page 118, et je lis : « Un « subjectivisme » d'une vertigineuse profondeur et d'une extraordinaire acuité d'expression se discerne désormais dans ses vers. L'aigle va prendre son vol pour planer au-dessus des contingences... » Or, c'est sous le nom d'*objective* que Rimbaud désigne, lui, cette poésie plus idéale en effet, qu'il médite d'appliquer dans l'avenir... La terminologie des deux beaux-frères diffère totalement. Lequel a raison ? Je crois tout de même que c'est Rimbaud.

sur le père Hugo : « *Les Misérables* sont un vrai poème. J'ai *les Châtiments* sous main. » (Lettre du 15 mai.) Le 17 avril, il s'émerveillait des fantaisies admirables de Vallès et de Vermesch au *Cri du Peuple*. Rien d'étonnant, cette éloquence au vitriol est un peu parente de la sienne. Ces « autres », qui « espèrent la même chose », c'est eux poètes aussi.

JE LA VERRAI PLUS SINCÈREMENT QUE VOUS NE LE FERIEZ. — ... Parce que je suis trop « de mon occident. »

JE SERAI UN TRAVAILLEUR ! — J'ai osé lui écrire : Travaillez ! comme si j'ignorais quel potentiel de travail est en lui. Il regimbe et, comme dans *Mauvais sang*, riposte fièrement : « Je connais le travail. » Pour sûr, il le connaît. Mais il y a travail et travail : *la main à plume* vaut-elle *la main à charrue*... Plus tard, la dernière prévaudra seule et l'autre s'atrophiera : l'adieu à la Muse. C'est dommage : sollicitée à temps, l'une pouvait aider l'autre et la faire vivre.

C'EST L'IDÉE QUI ME RETIENT. — Gravons dans notre mémoire ce « Qui me retient ». Ces trois mots m'aideront tout à l'heure à fixer un point important de la biographie de Rimbaud. S'il ne part pas, c'est qu'il juge plus impérieux *que tout* le travail mental qu'il perpète sur lui-même et qu'il ne veut interrompre sous aucun prétexte.

... QUI ME RETIENT, QUAND LES COLÈRES FOLLES ME POUSSENT VERS LA BATAILLE DE PARIS, OU TANT DE TRAVAILLEURS MEURENT POURTANT ENCORE, TANDIS QUE JE VOUS ÉCRIS. — « Tant de travailleurs », c'est la fiction sentimentale qui assimile à l'ouvrier manuel le travailleur de la pensée. C'est celle d'Hébert (le Père Duchesne), littérateur et marchand de fourneaux ; celle du généreux Pierre Dupont dans *le Chant des Ouvriers*. Mais la ressemblance est plutôt verbale (1). Oui, des

(1) Nietzsche sera d'un avis bien différent : « Personne ne peut être en même temps un grand historien, un grand artiste... et un esprit borné. Il ne faut

Tyrtées, des entraîneurs de foules se révèlent parfois aux heures de révolution, mais il leur faut l'aide des circonstances. Rimbaud, ignoré du monde ouvrier, eût aimé peut-être à jouer ce rôle. Eût-il réussi? C'est plus douteux. Ici, il satisfait sa mystique du moment, en amalgamant sa politique *si simpliste* avec sa doctrine *si complexe* de poète visionnaire.

TRAVAILLER MAINTENANT... JAMAIS, JAMAIS, JE SUIS EN GRÈVE. — En grève : pour chômer la fête patronale, la sainte Commune : « Faim, soif, cris ! Danse, danse, danse, danse ! » (*Mauvais sang*.)

MAINTENANT, JE M'ENCRAPULE LE PLUS POSSIBLE. POURQUOI?... JE VEUX ÊTRE POÈTE. — Délicieux d'ironie, ce « Pourquoi ? » Et quelle trouvaille que la réponse, ce rapport de cause à effet ! Un modèle d'humour, quoique d'un humour poussé au noir, exorbité par les meurtrissures familiales. Je n'entrevis que cela, ce matin de mai où la lettre m'arriva. J'ai changé d'avis depuis. Ce « je m'encrapule », nous avons tous su plus tard que Rimbaud l'avait pris au sérieux, se faisait une loi de l'appliquer à la lettre, comme une formule cabalistique propice à la fermentation du génie.

JE VEUX ÊTRE POÈTE, ET JE TRAVAILLE A ME RENDRE « VOYANT ». — « Voyant », je connais le mot. Il m'en a déjà fait les honneurs dans une lettre antérieure, celle que j'ai appelée *littératuricide* (1); mais ce jour-là, il affirmait surtout la nécessité de coupes sombres à pratiquer d'urgence dans le Bois Sacré des Muses hugo-lâtres et Parnassiennes. Quant au moyen offert au poète de monter en grade, pour devenir « le Voyant », il en parlait d'un ton mystérieux. J'imaginai un philtre ana-

cependant pas mépriser les travailleurs qui poussent la brouette, qui remblaient et tamisent, sous prétexte qu'ils ne pourraient devenir des artistes ; il faut les regarder comme des manœuvres nécessaires au service du maître. » (*Considérations inactuelles*.)

(1) *Vide supra*, page 987.

logue à celui qu'absorbe le *Faust*, de Goethe (1). Intrigué, voire un peu inquiet, je l'ai prié de me donner quelques précisions, de me révéler sa recette... Je n'y ai pas mis d'ironie : Rimbaud sait bien que je ne l'ai jamais sous-estimé comme poète. Mais le poète ici se double d'un inventeur, qui a toutes les naïvetés de l'emploi. Et je crains pour lui... des dévergondages d'imagination... A-t-il deviné mes doutes? Il se renfrogne, se met en boule comme le hérisson, et me répond :

VOUS NE COMPRENDEZ PAS DU TOUT ET JE NE SAURAI PRESQUE VOUS EXPLIQUER. — Il reste, en effet, dans les généralités, d'abord parce qu'il se tient sur la défensive, mais aussi parce que l'exposé du système et le système lui-même ne sont pas encore bien au point. Il lui faut le temps de les harmoniser.

IL S'AGIT D'ARRIVER A L'INCONNU PAR LE DÉRÈGLEMENT DE TOUS LES SENS. LES SOUFFRANCES SONT ÉNORMES, MAIS IL FAUT ÊTRE FORT, ÊTRE NÉ POÈTE ET JE ME SUIS RECONNU POÈTE. — Proférée par lui, cette fière parole n'a pas l'air d'une rodomontade. Il est en droit de claironner son *Ego nominor Leo*. Nul n'y objectera. Poète, c'est entendu. Voyant? Il n'est pas douteux qu'il y ait déjà du *Voyant* en lui. Mais le voyant, tel que lui veut le devenir, c'est tout autre chose. Il compte pour cela sur des pratiques mystérieuses, — physiologiques pour dire le mot, — dont ces quatre lignes grandiloques n'indiquent toujours pas la recette. Lecteurs d'aujourd'hui, vous trouvez suffisantes les explications qu'il m'apporte?... Oui, parce qu'elles vous arrivent escortées du *Bateau Ivre*, des *Illuminations* et d'une *Saison en Enfer* ; mais comme rien de cela n'a encore vu le jour en mai 1871, comme sa théorie se présente toute nue, je n'y pus voir qu'une théorie, que dis-je, un embryon de théorie

(1) A propos du *Faust*, de Goethe, a-t-on remarqué qu'*Une Saison en Enfer* transpose et rajeunit l'idée folkloriste du Pacte avec le Diable, marotte des anciens alchimistes?

« Un pédagogue ne pouvait comprendre » a dit sentencieusement Berrichon... Laissez-moi rire de ces grands abatteurs de bois, enfonceurs de portes ouvertes, dont la clairvoyance divinatoire s'empare après coup des problèmes les plus ardues, les déchiffre en se jouant et nous prophétise en 1910 des merveilles accomplies et divulguées depuis quarante ans révolus !

Deux jours après m'avoir écrit, Rimbaud adresse à Demeny un manifeste analogue (1) : les mêmes pensée, les mêmes phrases s'y retrouvent, à peine modifiées, mais parfois augmentées : « Le poète se fait voyant par un *long, immense et raisonné* dérèglement de tous les sens. » Mais à lui non plus, il n'explique pas en détail ce qu'il sous-entend par ce mot « dérèglement ». On devine qu'une seconde « façon » a été donnée au texte primitif : la phrase y est mieux balancée, les épithètes y vont trois par trois, comme dans le *Discours sur le style*, modèle du genre ; et le mot *raisonné* joint au mot *dérèglement*, témoigne d'un souci attardé de l'antithèse classique.

JE ME SUIS RECONNU POÈTE. CE N'EST PAS DU TOUT MA FAUTE. C'EST FAUX DE DIRE : JE PENSE ; ON DEVRAIT DIRE : ON ME PENSE. PARDON DU JEU DE MOT. — Allusion probable à un calembour souvent cité : Voltaire, après son séjour en Angleterre, est reçu par Louis XV, qui lui demande : « Qu'avez-vous appris là-bas ? — A penser, sire. — Les chevaux ? »

JE EST UN AUTRE. TANT PIS POUR LE BOIS QUI SE TROUVE VIOLON, ET... — Cette phrase encore, reparait dans la lettre à Demeny : « Car je est un autre ; si le cuivre s'éveille clairon, il n'y a rien de sa faute... J'assiste à l'éclosion de ma pensée... je l'écoute, je lance un coup d'archet... » Aie ! ce coup d'archet concordait très bien avec la première métaphore, le *violon* ; il est moins indiqué comme moyen de tirer des sons d'un *clairon*.

(1) C'est la lettre du 15 mai 1871 (Voir la N. R. F. du 1^{er} octobre 1912).

Ce lapsus prouve qu'il a encore sa première rédaction dans l'oreille. Au reste, la seconde est mieux digérée que la première. Car Rimbaud sait travailler vite et bien. En moins de deux jours, du 13 au 15 mai, il a remanié à fond, avant de l'envoyer à Demeny, l'étrange manifeste dont j'avais eu la primeur, celui-là même que nous dissequons en ce moment. Ce n'était d'abord qu'une ébauche : il en a vu et comblé les lacunes, éclairci les obscurités, parachevé la mise au point. Il peut maintenant le sortir et dire : « Je tiens le système. » (*Alchimie du verbe.*)

Seulement, ce n'est toujours qu'un système. Très spécieux sur le papier, est-il réellement opérant ?

« Rimbaud, dit le Dr Jean-Luc Delattre, Rimbaud, mystique aux instants où son esprit, sans intermédiaire, embrassait le Réel (qu'il ne faut pas confondre avec le Vrai), dès qu'il prenait la plume pour fixer ses vertiges, renonçait par là même, à la perfection de ses extases dont la nature même est de rester inexprimées (1). »

En tout cas, Rimbaud a cru à la vertu de son système, et son œuvre ultime est là, magnifique témoignage.

Mais a-t-il gardé cette croyance jusqu'au bout. Y croyait-il encore quand il s'évada de la Poésie et « d'un pas singulièrement assuré » émigra vers l'Orient ?

Oui certes, son œuvre ultime est là... Mais, mais pour naître au jour, a-t-elle eu besoin de ces artifices démoniaques (stupéfiants, poisons, orgies sexuelles... et autres) ? N'aurait-elle pu sortir sans eux ?... Ou bien fut-elle le produit naturel, en dehors de toute diablerie,

(1) Voir dans *La Jeune Académie*, n^{os} de mai et de juin 1928, *Rimbaud et la Poésie pure*. Appliquant à Rimbaud les subtiles distinctions de M. Paul Claudel et de l'abbé Brémond, le Dr Delattre prétend que « la poésie pure, la chanson d'*Anima* est intraduisible en langue humaine ; elle n'existe que dans la mesure où elle reste inexprimée... Pour qu'il y ait *poésie pure*, il faut qu'il n'y ait plus de mots. Et Rimbaud le comprend si bien qu'il renonce à la Littérature... » La thèse de psychiatrie du Dr Delattre avait pour sujet : *Le déséquilibre mental d'Arthur Rimbaud*, 1928.

d'un appareil cérébral exceptionnellement organisé ?

Et maintenant, l'audition est terminée. Rimbaud lui-même n'en sait pas plus long... pour aujourd'hui. Et, pour le cas où j'insisterais, il me prévient par cette boutade :

ET NARGUE AUX INCONSCIENTS QUI ERGOTENT SUR TOUT CE QU'ILS IGNORENT TOUT A FAIT ! — C'est ce qui s'appelle rompre les chiens... Mais qui lui fait croire que j'aie tendance à « ergoter » ? C'est qu'il m'avait envoyé récemment « un hydrolat lacrymal » pièce sans titre, qui devint *Mes petites Amoureuses*. Je ne lui cachai pas que je la jugeais déplaisante. Est-ce tout ce que vous rapportez de la lecture de Rabelais ? Il ne défendit pas la pièce, prétendant me l'avoir envoyée *exprès*,... pour *se faire attraper* : « Vous avez été *scié*, me disait-il et vous avez enragé. » C'était presque un aveu ; il s'en revanche maintenant par une pirouette très talon rouge : « Et nargue !... »

VOUS N'ÊTES PAS ENSEIGNANT POUR MOI. JE VOUS DONNE CECI (*le Cœur supplicié*) : EST-CE DE LA SATIRE, COMME VOUS DIRIEZ ? EST-CE DE LA POÉSIE ? — « Pas enseignant », le propos est de moi, il date de Charleville, du temps, où Sous les Allées, en me reconduisant chez moi, il me montrait ses tout premiers vers : « Ici, lui disais-je, *je ne suis pas enseignant pour vous*, ce ne sont plus des devoirs d'élève. — C'est entendu, mais dites toujours... Il écoutait, mais discutait ferme. Je n'espérais pas qu'il se rendrait à mes raisons. Est-ce dans les mœurs des poètes ? (1) »

« Est-ce de la satire, comme vous diriez ? » Ce « comme vous diriez » est une grosse malice, qui ne tend à rien moins qu'à m'apparenter à Boileau.

C'EST DE LA FANTAISIE, TOUJOURS. — Non, c'est mieux.

MAIS, JE VOUS EN SUPPLIE, NE SOULIGNEZ NI DU

(1) Voir *Mercury de France*, 16 décembre 1910.

CRAYON, NI TROP DE LA PENSÉE. — ... Nulle peine, même légère... Compris ! Le vœu est trop joliment formulé pour que je néglige d'en tenir compte... Ici se place *le Cœur supplicié*, le poème qu'il m'envoie. Outre son titre, qui me paraît très poignant, quelques variantes le différencient d'autres versions du *Cœur volé* données par Berrichon, et du *Cœur du Pitre* qu'il n'enverra à Demeny que le 10 juin (près d'un mois plus tard). Au bas du dernier huitain une note presque timide, mais oui ! trahit l'inquiétude du poète : « Ça ne veut *pas* rien dire. »

Timide ? non qu'il ait grand peur de moi, mais cette œuvrette lui tient au cœur, ayant été enfantée dans une heure de noire mélancolie. Il craint que je rechigne à certains détails trop réalistes et que je le confonde sottement par un : « Ça ne veut rien dire. » Qu'il se rassure : j'ai deviné sa détresse morale, et je n'ai nulle envie de faire l'aristarque. De plus, je lui sais gré d'avoir choisi, pour y mouler sa pensée, un de ces vieux rythmes à forme fixe, héritage du passé, que des modes nouvelles ont frappé d'ostracisme, mais que des poètes à la page, Paul Verlaine ou Laurent Tailhade, ont continué d'aimer... au-dessus de la mêlée littéraire... Que chaque nouvelle école ne puisse bâtir que sur des ruines fumantes, est-ce la loi du vrai progrès ? *Quien sabe ?* « Oui, l'on a rejeté les lois déraisonnables, de l'art gréco-français, mais insensiblement on s'est accoutumé à trouver déraisonnables tous les liens, et ainsi l'art marche à l'encontre de sa délivrance. » (Nietzsche, *Humain, trop humain*, aph. 221.) Rimbaud, je le sais, a appliqué la méthode de la table rase, mieux qu'Erosstrate, qu'Attila et que Mahomet II. Mais... On n'est pas parfait. Dans ce saccage, il a épargné les vieux rythmes : « Toute poésie antique aboutit à la poésie grecque ; vie harmonieuse... En Grèce, ai-je dit, vers et lyres : *rythmes*. » Un bon point pour cette clairvoyance ; un autre, cent autres pour la facture magistrale

et le courant torrentiel du poème... Il y a bien « la petite secousse », comme eût dit Barrès, la répulsion physique qu'on éprouve devant un mal de mer trop bien mimé... Mais non, j'ai le pied marin, le cœur d'aplomb, et depuis longtemps j'ai deviné d'où proviennent ces réflexes étranges, irrésistibles, que suscite, dans son écriture et dans son verbe, chaque nouvel affrontement avec sa mère. Ça le prend comme une fièvre éruptive : une floraison d'images scatologiques (1), un débagoulement de bile caustique et limoneuse, ce que j'appelle son *degueulare superbos*. Et là-dessus, un souvenir me revenait — bête, mais drôlatique — de nos vacances à Douai, de cette découverte qu'il fit dans Montaigne d'une phrase facétieuse et gaillarde, où l'auteur des *Essais* se gausse sournoisement de ses lecteurs (2). Écoutez comme il décrit l'inspiration et comme il représente le poète : « Assis sur le trépied des Muses, et versant de fureur tout ce qui luy vient en la bousche, comme la gargouille d'une fontayne. Et luy échappe des choses de diverse couleur, de contrayre substance et d'un cours rompu. » Alors?... Ce qui nous désopila dans Montaigne, vais-je le juger damnable chez Rimbaud? Non.

Je l'ai donc complimenté d'avoir si bellement profité de la lecture de nos grands classiques. Et, comme réponse à ses triolets, je lui en envoie d'autres, à la manière de... des siens. Une parodie peut sembler inamicale, et encore !... un pastiche, non. C'est une façon plus discrète, à mon sens, de faire apparaître en les gros-

(1) Aujourd'hui, on en trouverait maint exemple dans son œuvre totale : Ici ce cœur qui bave, ces jets de soupe, ces fresques pariétales, épigraphie de vespasienne... Ailleurs, ces salives desséchées, ces souliers qui fermentent, ces chiennes en rut mangeant des cataplasmes, ces latrines où la communianta achève sa nuit sainte, où Rimbaud, plus tard, laissera traîner « les dernières grossièretés du Loyola ». Réflexes, dis-je, nés d'une violente émotion refoulée. (Cf. aussi, dans *Problème de Rimbaud*, de M. Marcel Coulon (partie IV) tout le chapitre III, p. 219 sq.)

(2) Voir ma plaquette : *Arthur Rimbaud à Douai*, aux pp. 66 et 67.

sissant, les défauts, *mais aussi les qualités* d'une œuvre littéraire. Je donne ici mon pastiche : Rimbaud m'a répondu qu'il l'avait trouvé « fort amusant ». Je ne souhaitais pas autre chose.

LA MUSE DES MÉPHITIQUES

*Viens sur mon cœur, Muse des Méphitiques,
Et roucoumons comme deux amoureux.
Pour bafouer toutes les esthétiques,
Viens dans mes bras, Muse des Méphitiques;
Je te ferai des petits rachitiques,
Froids au toucher, verdâtres et goitreux.
Viens dans mes bras, Muse des Méphitiques
Et folâtrons comme deux amoureux.*

*Viens !... Tu verras le Bourgeois qui s'offusque
Se cramponner d'horreur à son comptoir,
Comme à son roc s'agglutine un mollusque.
Viens, tu verras le Bourgeois qui s'offusque,
Et son œil torve, au fond d'un vase étrusque,
Sa main crispée agrippant l'éteignoir.
Et tu verras le Bourgeois qui s'offusque
Se cramponner d'horreur à son comptoir.*

*Voici venir l'ère des pourritures,
Où les lépreux sortent des lazarets.
O fleurs du Laid, rutilantes ordures,
Voici venir l'Ère des pourritures.
Nous, fourrageant dans les monts d'épluchures,
Psalmions l'hosannah des goretts !
Voici venir l'Ère des pourritures
Où les lépreux sortent des lazarets.*

« Vous voyez, dis-je à Rimbaud dans la lettre d'envoi que, d'être absurde, c'est à la portée de tout le monde. C'est affaire à nous de nous distinguer en l'étant plus que tous les autres ensemble. »

L'INVRAISEMBLABLE ROMAN

J'ai dit que mes triolets amusèrent Rimbaud. Ils n'ont pas amusé Berrichon. Je m'en console. Il a écrit dans son livre (*Le Poète*, p. 107 sq.) que Rimbaud en les recevant (1), « fut pris d'une rage folle et répliqua par des violences hyperboliques, tout en donnant au censeur *congé de son âme...* »

De Rimbaud, ce pathos larmoyant?... Quelle piètre idée se faisait Berrichon de feu son beau-frère, de ce beau-frère qu'il n'a ni vu ni connu... pour lui prêter ces façons d'Oronte moliéresque, dressé sur ses ergots pour un sonnet?... Pas commode, Arthur ! mais le contraire d'un imbécile, et il est beau jouteur : quand il vous envoie une mornifle, il pense bien que vous risposterez... Et si l'on m'objectait la scène avec Carjat, aux *Vilains Bonshommes*, je répondrais que ce jour-là il était « saoul perdu ». Rien à déduire d'une exception.

Mais Berrichon, sur cette trame inexistante, continue de broder son invraisemblable roman : « M Izambard, dit-il, redevenu soudain plus pédagogue que jamais, envoya la diatribe à la mère du forcené... suggérant des

(1) Un jour, j'allai voir Verlaine à l'hôpital Broussais. Il venait de donner au *Décadent* sa jolie ballade, *Nous sommes les bons écrivains* : spirituelle apologie d'une dèche pétaradante, mais vaillamment supportée. Retournant ce refrain contre ses protégés — lointaines escarmouches — j'avais préparé une réplique : *Nous sommes les bons Décadents*, pour la donner en *Gazette Rimée* dans *La Jeune France*, de Paul Demeny. Elle contenait ces vers bien innocents :

*Faute de mieux, très casanier,
Verlaine boit de la bourrache.*

Mais craignant qu'ils ne parussent offensants pour la pauvreté de Verlaine, de qui j'étais devenu l'ami, je crus devoir lui soumettre d'abord ma ballade. Il me rassura avec bonne humeur et, à cette occasion, me rappela mes triolets envoyés à Rimbaud et que celui-ci, par la suite, lui avait fait lire. Ils en avaient ri ensemble. (Voir *Mercur de France*, 16 janvier 1911, p. 443, et pour les deux ballades, Ernest Raynaud, *La Mêlée symboliste*, I, p. 99.)

mesures coercitives ». Non, mais !... De qui se moquet-on?... Moi, brouillé depuis toujours avec la dame, j'aurais été la relancer, solliciter son docte arbitrage dans une controverse littéraire, faire appel à sa férule — et pas au figuré — contre des triolets récalcitrants !... Et l'ineffable justicier termine ainsi sa tirade vengeresse : « M^{me} Rimbaud demanda des explications à Arthur. Avec un haussement d'épaules, il les donna en deux qualificatifs précis. Ce fut fini. »

Accablant, ce réquisitoire qui met si bien les points sur les i. On croit assister à la scène : ce haussement d'épaules, ces deux qualificatifs précis... qu'on ne précise pas ; c'est trouvé. Et cette lettre, « ma » lettre de délation, ne dirait-on pas qu'il l'a sous les yeux, car il l'analyse et la détaille avec l'aplomb d'un bluffeur jouant son va-tout !

Qu'opposer à ce flot abracadabrantesque d'imaginations délirantes ? Ce qui n'a pas existé ne laisse pas de traces après soi. C'est à celui qui accuse d'administrer ses preuves, s'il en a. J'ai sommé Berrichon de le faire (*Mercur* du 16 juillet 1912, p. 442), il a répondu qu'il n'avait pas d'injonctions à recevoir de moi. Dérobade piteuse, mais prévue.

Il m'avait cru aussi plus désarmé que je ne l'étais, voici pourquoi : au siècle dernier, en 1898, racontant dans une de mes chroniques mes relations avec Rimbaud, j'avais écrit qu'elles avaient pris fin sans raison appréciable, comme il arrive souvent dans la vie ; que la dernière lettre reçue de lui était du 13 mai 1871 : « Je n'ai plus cette lettre », avouais-je. Et c'était vrai alors : je ne l'avais plus et n'espérais pas la retrouver (1).

Puisque, de mon propre aveu, mes documents défensifs s'arrêtaient au 13 mai, Berrichon crut pouvoir situer son scénario *peu après* cette date, exactement : « aux premiers jours de juin ».

(1) *Vide supra*.

Trop parler nuit, trop prouver cuit... Cette simple date va me suffire à renverser tout l'échafaudage. Car ce qu'on croyait perdu se retrouve quelquefois, témoin cette lettre du 13 mai, si longtemps égarée, que je viens de produire et d'analyser... Et s'il est prouvé, en outre, que la correspondance entre Rimbaud et moi s'est continuée sans nuages bien au delà, « des premiers jours de juin », que, six semaines plus tard, le 15 juillet 1871, il m'adressait encore une lettre de bonne amitié, alors tous ces cancons s'en vont décidément en fumée.

J'ai protesté sur le moment, oui ! Mais comme Paterné a toujours fait la sourde oreille aux démentis qu'il s'attirait, affectant même de les étouffer sous de nouvelles bravades, comme il est décédé avant d'être venu à résipiscence, il me faut aujourd'hui, à quatre-vingts ans, procéder par une autre voie au règlement de compte qui m'est dû, en rendant publiques les preuves matérielles que je possède, les lettres de Rimbaud qui attestent ma bonne foi.

RIMBAUD EST-IL VENU A PARIS PENDANT LA COMMUNE

Que Rimbaud ait adhéré de loin aux idées de la Commune, ce n'est pas douteux ; mais est-il vrai qu'à un moment quelconque, — entre le début et la fin de l'insurrection, entre le 18 mars et le 28 mai, — il ait fait acte de présence à Paris ?

Paterné Berrichon l'a affirmé. Mais il n'a pu le soutenir qu'en niant éperdument le contenu, la date et l'existence même de la lettre qui fait l'objet du présent travail.

Voici le récit qu'on peut lire à la page 99 de son livre *Arthur Rimbaud, le Poète* : « Arrivé de pied et encore sans le sou, il va avec assurance, dès les fortifications, se pré-

senter à un poste d'insurgés comme un adhérent de province. Enrôlé dans les *Tirailleurs de la Révolution*, il fut logé à la caserne de Babylone, c'était en mai. » Notons bien cette date, *en mai*, et continuons.

« On négligea de l'équiper. Durant une quinzaine de jours, à Babylone (notons *cette quinzaine de jours*), il ne vit guère, de ses yeux de chair, que des scènes de saoulerie... s'il faut s'en rapporter à ces vers symboliques *qu'elles inspirèrent*. »

Ces vers, que Berrichon juge symboliques, ce sont les vers du *Cœur supplicié* (ou *volé*) :

*Mon triste cœur bave à la poupe,
Mon cœur est plein de caporal.
... Sous les quolibets de la troupe
Qui pousse un rire général
... Quand ils auront tari leurs chiques...*

Symboliques, ils le sont plus qu'il ne le soupçonne : oui, plus *et autrement*. Car ce serait méconnaître toute la théorie symboliste que de la chercher dans les images concrètes, dans les mots qui tirent l'œil : *caporal*, la *troupe*, *général*, les *pioupious*, *leurs chiques*, pour en inférer que « ça s'est passé dans une caserne ». C'est du symbolisme pour cartes postales !

Parce qu'il a trouvé ces vers, dans une lettre du 10 juin (adressée par Rimbaud à Demy), il a soutenu qu'ils n'ont pu être composés *qu'en juin* et d'après des visions de caserne. Mais je les avais reçus, moi, près d'un mois auparavant, *datés du 13 mai*, précédés de cette phrase écrasante pour sa thèse : « *C'est l'idée qui me retient*, quand des colères folles me poussent vers la bataille de Paris... »

Ainsi, alors que la Commune régnait à Paris depuis huit semaines et, bloquée par l'armée de Versailles, n'a plus même quinze jours à tenir, Rimbaud demeure rivé à Charleville, absorbé par ses expériences de *Voyant*, qui priment tout le reste à ses yeux.

Le lendemain, 14 mai, il y est encore ; ceci confirmé par Berrichon qui me le signifie avec jactance, drapé dans sa dignité de beau-frère : « Rimbaud, bougonne-t-il, se trouvait en effet dans sa famille les 13 et 14 mai 1871. Cela, je le sais mieux que *les amis* de Rimbaud. » (*Mercurie*, 1^{er} février 1911.)

Et le 15 mai *item*, comme le prouve une autre lettre à Demeny, lettre qui se termine par ces mots très clairs : « Vous seriez exécrable de ne pas me répondre, car dans huit jours je serai à Paris *peut-être*. »

Mais huit jours, c'est encore trop pour l'hypothèse de Berrichon, étourdiment lancée autrefois et dont il ne veut plus démordre, quoiqu'il la sente fléchissante. Il a relu son histoire de la Commune et par les dates, il se rend compte que le temps presse. Il prend sur soi d'avancer le départ de l'enfant et il donne un coup de pouce à l'horloge par un *Nota Bene*, ainsi conçu : « Cette lettre précède d'un jour ou deux la troisième fugue de Rimbaud vers Paris. » (N. R. F. du 1^{er} décembre 1912, p. 568). Rimbaud avait écrit *huit jours* et peut-être... C'est à lui, s'il vous plaît, que s'adresse ce hasardeux démenti...

Mais elle ne tient pas debout, cette nouvelle hypothèse, bâclée *in extremis* : notre héros filant de Charleville le 17 mai, qui est un mercredi. Il s'en va-t-à pied, ne l'oublions pas. Or, de Charleville à Paris, il aura 248 kilomètres, soit 62 lieues à arpenter. Cela fait bien, je suppose, un minimum de six jours, à raison de dix lieues par jour : on ne peut attendre plus d'un piéton qui chemine le ventre à peu près vide. Il ne sera donc pas sous les murs de la grand'ville avant le mardi 23 mai... Ici, recueillons-nous, pour relire les éphémérides de la *Semaine sanglante*.

Dès le samedi 20 mai, l'armée de Versailles a occupé les abords immédiats de Paris : elle détient Vanves, Clamart, Issy. Le dimanche 21, elle force les portes du Point-du-Jour, d'Auteuil, de Passy ; atteint le

Champ-de-Mars, la gare Montparnasse, le Panthéon, où Millière est passé par les armes. Le lundi 22, toute la rive gauche est évacuée, *y compris* l'ancienne caserne des Gardes Françaises, dite Caserne de Babylone. Les pantalons rouges y sont et Rimbaud n'y est pas encore. Que devient alors cette légende d'« une quinzaine de jours » qu'il aurait passés à baguenauder entre ces murs, perdu dans une cohue d'ivrognes qui tantôt le cajôlent et tantôt le houspillent ? Et ces vers qu'il aurait composés là d'après ces « symboles ? » Et tout ce fatras d'anecdotes, ces péripéties machinées par un émule de Pons du Terrail ? Allons, encore un roman qui s'effrite devant la brutalité des dates historiques.

Et le rêve fraîchit...

LA GENÈSE DU « BATEAU IVRE »

Du moins ce beau poème, le *Cœur supplicié*, nous revient dépouillé enfin de sa défroque réaliste, libéré des enluminures grossières qui en soulignaient les crudités et les imposaient à nos souvenirs comme une obsession de cauchemar... Non, ce n'est pas une pièce réaliste ! Car les images laides (qu'elle ne fait qu'indiquer, qu'elle drapè même sous les plis d'un voile magnifique) passent, aussitôt évoquées, sur le plan du pur symbolisme, sont muées en symboles avant d'avoir eu le temps de violenter notre *sensorium*. Aussitôt perçues par le subconscient, elles sont traduites par lui, ... mais dans une langue tellement différente !... et pour des fins tellement autres !

Aussi le poète ne craint pas de laisser un peu de flottement, de décousu même, dans ces images de premier jet, dont la fonction exclusive est d'être suggestives ; parfois même il s'attache à leur garder ce flou comme une parure ; reconnaissons-le au choix de ces mots : *typhalliques* et *pioupiesques*.

Il s'ensuit que, dans *le Cœur supplicié*, la description peut aussi bien correspondre, à une triviale soulographie en vase clos, de pioupious consignés dans leur caserne, qu'à une dionysiaque et bestiale orgie de « frères de la côte » voguant au large « sous le pavillon en viande saignante. » (Cf. *Barbare*.)

De ces deux scénarios, également orduriers, lequel est le plus acceptable?

Du point de vue de l'art pur, il est indifférent d'opter pour l'un ou pour l'autre, puisque ces images vont être immédiatement balayées, c'est-à-dire transposées, et que seule comptera la transcription nouvelle, véritable objet du poème... Mais si, par curiosité de psychologue et pour les besoins de mon analyse, je m'obstine à repérer l'intention initiale de Rimbaud et la filière suivie, c'est à la seconde hypothèse, une ripaille de forbans, que je me rallierai.

Voyez : Dès le premier vers : *Mon pauvre cœur bave à la poupe*, le mot *poupe* est en vedette : ce n'est pas un terme de caserne. Le *caporal*, autre terme concret, est bien un tabac de soldats pour la pipe, mais aussi un tabac dont usent les marins pour *leurs chiques*, chiquer étant plutôt dans les habitudes des gens de mer que des terriens. Et des *flots*, en trouve-t-on à Paris?... Ces indices sont à retenir, car nous savons tous l'attirance exercée sur l'enfant poète par la mer... qu'il n'avait jamais vue avant d'écrire *le Bateau Ivre*. Il tâchait du moins de la deviner :

... Seul et couché sur des pièces de toile
Ecrue, et pressant violemment la voile.

Il improvisait « des romans sur la vie », la vie nomade, traversant en pensée des pays exotiques, s'aidant de journaux illustrés :

Où, rouge, il regardait
Des Espagnoles rire et des Italiennes ;

Mais surtout il avait dévoré des romans d'enfant, des livres de vulgarisation scientifique, non pas seulement les siens, mais ceux qu'il se faisait prêter, ou qu'il feuilletait à l'étalage d'un libraire. Il aura trouvé dans l'un d'eux les brimades infligées à un pauvre mousse, soit dès son arrivée à bord, soit pour le « baptême du Tropic » au *passage de la ligne*... On a forcé l'enfant à boire, à fumer, à chiquer... et, malade, accroché aux bastingages, il se précipite vers l'arrière, vers la poupe... Et alors le grand cri de détresse :

O flots abracadabrantésques,
Prenez mon cœur, qu'il soit sauvé ! (1)

Reconnaissez enfin cette hantise de la mer, de la mer libératrice, dont l'autre glose du *Cœur volé* ne laissait paraître aucune trace !... Remémorez-vous ces quolibets, ces jets de soupe salissants de la bande en folie... Puis, sans transition, pensez au *Bateau Ivre*, tout à l'ivresse d'avoir rompu les amarres qui l'enchaînaient aux vieux parapets. Il a vu tomber sous les flèches ses hâleurs qui lui imposaient, le long des fleuves, la route uniforme et morose ; il savoure enfin sa plongée dans l'inconnu, sa « dérade » vers les abîmes sous-marins, l'âcre jouissance de sentir sa coque envahie par l'eau verte, amère mais purifiante

Qui... des traces de vins bleus et des vomissures,
Me lava, dispersant gouvernail et grappins.

Le Bateau Ivre, c'est le grand chef-d'œuvre, où le poète a magnifié sa passion lyrique pour la mer. Mais d'abord, il s'était essayé dans ce petit chef-d'œuvre : *le Cœur supplicié*, qui se révèle ainsi à nous comme la maquette initiale qui prépara *le Bateau Ivre*.

GEORGES IZAMBARD.

(1) La pièce de la collection de M. Barthou porte : *Qu'il soit LAVÉ*, variante que je ne préfère pas, mais qui crée une similitude de plus avec le « me lava » cité plus loin.